

Donnant donnant : les bonnes pratiques pour exploiter l'avantage de la diversité

par Phil Wood

Il est une vieille chanson populaire, pas spécialement remarquable si ce n'est son refrain émouvant :

*If we knew then what we know now
We could have turned the world upside down
We were reckless, young and proud
We had the whole thing figured out
We never saw the writing on the wall
Even though we thought we knew it all
Oh my friend, if we knew then, what we know now¹*

[Si on avait su alors ce qu'on sait aujourd'hui/On aurait pu renverser le monde/On était téméraires, jeunes et fiers/On avait tout compris/On n'avait jamais rien vu d'écrit noir sur blanc/Même si on pensait tout savoir/Oh mon ami, si on avait su alors ce qu'on sait aujourd'hui]

Ces paroles pourraient servir d'épithète à l'orgueil démesuré qui soufflait sur le monde développé à l'orée de ce siècle. Nous avons honoré les grands patrons de la finance et de l'industrie du titre de « maîtres de l'univers » tant leur compréhension et leur contrôle du marché et du système économique mondial paraissaient absolus. Apparemment, il n'était rien que nous ne puissions réaliser grâce à la science, la raison, la technologie et la volonté. Et notre fierté ne se limitait pas à notre maîtrise de la finance, car n'avions-nous pas résolu les autres grandes énigmes du monde – comment vivre ensemble dans les villes, comment rester en bonne santé et comment fournir toute la nourriture et toutes les ressources dont nous aurions besoin. Il semblait qu'il n'était rien à quoi l'homme occidental (il s'agissait généralement d'un homme) ne pût se coller et ne pas résoudre ou améliorer.

Mais, en 2007, toutes ces certitudes se sont écroulées. Tels Ozymandias, les maîtres financiers de l'univers se sont révélés être des colosses aux pieds d'argile. Et nous avons alors remis en question tous ces autres domaines d'expertise où nous avons placé une telle foi : science, médecine, urbanisme, architecture, etc. Peut-être le monde développé y a-t-il gagné quelque humilité et a-t-il admis ne pas détenir toutes les réponses. Une reconnaissance, peut-être, qu'il existe d'autres manières de vivre et de réussir face à l'inflexibilité de la théorie du choix rationnel, au caractère illusoire du modèle de production fordiste et de l'organisation tayloriste du travail. Un pressentiment, peut-être, qu'en dehors du monde dit « développé », il y a des gens qui pourraient nous faire voir des manières différentes, voire meilleures, d'être heureux.

Lorsque le monde développé rencontre de tels « outsiders », il aime à les enfermer dans une case marquée « immigrant ». Parfois, il les accueille à bras ouverts pour la force de travail qu'ils apportent, à moins qu'il ne les rejette par opportunisme politique. Mais ce qu'il fait rarement, c'est se poser la question « que pourrions-nous apprendre de ces gens ? » Quelle sagesse pourraient-ils avoir qui soit égale voire (dieu nous en préserve) supérieure à la nôtre ? La question étant rarement posée, ne nous étonnons pas que nos médias et nos réseaux de connaissance évoquent rarement les avantages liés à l'immigration. Certes, nous entendons de plus en plus parler des « dividendes de la diversité », mais cette notion est enfermée dans un recoin exigü de nos imaginations

soucieuses de gestion et de rentabilité de certains types d'organisations. En dehors de cela... rien. Le champ est laissé libre à ceux qui voient dans la diversité un manque à gagner ou une menace – et ils sont légion ces temps-ci.

Cet article se propose donc de rétablir quelque peu l'équilibre. Mieux, en évoquant quelques personnes et quelques idées remarquables, il espère susciter en vous, lecteurs, une étincelle de reconnaissance : non, en effet, ce genre de choses n'est finalement pas si rare. Nous essayons ici d'ouvrir un nouveau champ de classification de petites et grandes innovations sociales auxquelles, tous, nous pouvons contribuer par nos expériences. A mon avis, les exemples présentés ci-après ne sont pas aussi rares ni inhabituels qu'il peut y paraître. Nous n'avons tout simplement pas su les reconnaître ni en tenir compte par le passé. Cela doit changer.

Repos et bien-être – la quarantaine mexicaine

J'ai eu le sentiment de ne pas compter. Que je n'intéressais plus personne une fois mon bébé mis au monde. Mon mari m'a dit : 'Bien sûr qu'ils ne sont pas intéressés. Tu as eu ton bébé'. Personne ne s'inquiète du fait qu'on a subi un acte chirurgical. Ils auraient fait plus attention si on s'était fait retirer l'appendice.²

Cette Américaine tout juste accouchée venait de constater avec effroi que sa culture, apparemment si respectueuse de la naissance d'un enfant, peut en fait se montrer cruelle et négligente dans des circonstances pourtant graves. Conséquence de plus



en plus fréquente : la dépression post partum.

Mais il est une autre manière de faire : « *alimentation, abstinence sexuelle et repos* », dit Evelyn, Dominicaine immigrée de 34 ans vivant à Boston. Récemment accouchée, elle explique en quoi consiste *la cuarentena* (la quarantaine), coutume latino-américaine qui l'a aidée à passer ce cap. Il s'agit d'une période post-natale de 40 jours durant laquelle les mères sont encouragées à éviter tout le stress et tous les efforts de la vie ordinaire, pour uniquement se préoccuper de récupérer et de s'attacher à leur bébé. Le repos étant prioritaire, des amis et parents s'occupent tour à tour des corvées ménagères, ainsi que de préparer des repas aussi simples et nourrissants que possible. Enfin, le père doit suspendre tout désir charnel et, autant que faire se peut, prendre soin lui aussi de son épouse.

Il n'est peut-être pas étonnant de constater que, dans une Amérique latine catholique, où la maternité passe avant toute chose ou presque, de telles coutumes ont non seulement perduré mais suivi les migrants dans leur nouveau pays. Mais pourquoi cela devrait-il avoir une incidence dans les sociétés au rythme effréné du monde développé ? Cette coutume ne tardera sans doute pas à disparaître une fois les gens éloignés du cadre immédiat de leurs villages et de leurs familles étendues. Or, il semble qu'il n'en soit rien... Pourquoi ? Peut-être parce que même adaptée, cette méthode garde son efficacité et peut être vue comme une réelle amélioration par rapport aux idées « scientifiques » adoptées en occident.

Selon des études, entre 50 et 85 % des jeunes mères peuvent éprouver une sorte de baby-blues, tandis qu'entre 15 et 25 % peuvent souffrir de dépression post-partum, notamment de psychose. Or, en examinant des mères d'origine latino-américaine immigrées aux Etats-Unis, à leur grand étonnement, les chercheurs n'ont constaté pratiquement aucun signe ni symptôme de dépression, en particulier chez les femmes originaires de la région mexicaine du Chiapas et des zones rurales du Guatemala. Des études approfondies ont montré que ces familles, issues des régions parmi les plus pauvres et n'ayant acquis aucun avantage tangible dans leur nouveau pays, vivaient la période de l'accouchement sans

La diversité et le bilan

problème. Des épidémiologistes ont constaté que ces bébés couraient 10 % moins de risques de mourir durant la période post-natale que ceux nés de femmes américaines blanches non hispaniques³. Ce « paradoxe latino » a très souvent été relevé au cours des 25 dernières années, de même qu'on a reconnu que, dans de multiples domaines de la santé autres que l'accouchement, les immigrants latinos sont plus performants que la population hôte, quelle que soit la tranche de revenus.

Certes, il est impossible d'affirmer avec certitude que *la cuarentena* sera toujours efficace, et il semblerait même que si ces 40 jours sont monopolisés par la belle-mère, ils peuvent produire un effet négatif sur la mère⁴. Dans son livre *The Immigrant Advantage*⁵, Claudia Kolker affirme que la méthode donne les meilleurs résultats chez les femmes entourées de relations, familiales et non familiales, basées sur la confiance. *La cuarentena* doit être un confinement... mais pas solitaire.

Inévitablement, à mesure que les migrants se trouvent absorbés par les sociétés hôtes, les liens avec la famille et les coutumes traditionnelles vont s'affaiblir, de sorte que pour rester efficace, *la cuarentena* va devoir s'adapter. C'est ce qui se passe, en effet, comme en témoignent certains signes tels le mouvement des *doulas*, réseau de personnes ordinaires qui accompagnent les mères et les familles durant la période post-natale. Du fait qu'il n'y a pas de migration équivalente de femmes d'Amérique centrale vers l'Europe (à l'exception de l'Espagne), il n'est pas possible de dire si le phénomène pourrait se reproduire ici. Toutefois, des chercheurs britanniques ont constaté que les bébés nés de mères originaires du sous-continent indien sont nettement moins sujets au syndrome de mort subite du nourrisson (MSN) que les bébés britanniques blancs. Plusieurs raisons sont avancées, notamment l'usage de l'alcool et du tabac, mais les chercheurs suggèrent aussi que la pratique culturelle habituelle chez les familles sud-asiatiques privilégie une proximité étroite, l'allaitement et des comportements maternels propices à la santé du nouveau-né et, donc, diminuant le risque de MSN⁶.

Le fait que tous mes collègues soient de différentes origines et cultures est crucial dans l'univers des idées. L'élaboration d'un concept est beaucoup plus facile car chaque personne réagit différemment à ce qui est présenté. Autrement dit, là où les Allemands pourront avoir une réaction positive, les Anglais ou les Irlandais trouveront que cela ne vaut rien. Peut-être que ça plaira à la dame turque, mais pas au Sri Lankais⁷.

C'est ce que pense Edgar van Ommen, alors directeur général de Sony à Berlin. Il admet qu'il n'est pas toujours facile de recruter des équipes pour des postes stratégiques exigeant des efforts constants en termes d'innovation et de créativité. Ce sont des gens passionnés prêts à défendre leur point de vue, mais il sait que, pour un directeur ayant le courage et la capacité de surmonter ces crises, la récompense peut se traduire par des idées originales et des produits novateurs.

C'est là l'interprétation classique de l'avantage lié à la diversité : des entreprises de pointe opérant sur les marchés du savoir font fi des barrières culturelles pour recruter dans le monde entier des talents diversifiés, qu'elles cultivent alors pour susciter des « explosions » créatives. C'est un modèle qui a parfaitement servi *Silicon Valley* et aussi, aujourd'hui, une foule d'émules.

Mais il existe d'autres manières de faire. A Copenhague, la municipalité et les chefs d'entreprise recherchent eux aussi les dividendes de la diversité économique, mais ils la voient dans le cadre plus large de l'intégration sociale et culturelle. Écoutons Human Shojae, directeur de l'Association for New Danes (Association des nouveaux Danois) :

La diversité offre un réel potentiel en termes de croissance économique et de productivité car des équipes diversifiées sont mieux armées pour résoudre les problèmes. Sans compter que leur taux d'absentéisme est plus faible, et que leur satisfaction et leur dévouement sont plus forts.

Mais il sait que, pour réaliser pleinement le potentiel du dividende de la diversité économique, celle-ci doit être enracinée dans un environnement urbain bienveillant :

La diversité, c'est une ville à l'esprit plus ouvert, qui offre aux citoyens une variété de possibilités et d'expériences rendant Copenhague plus agréable à vivre⁸.

Sous la bannière « Engage in Copenhagen » (impliquez-vous dans la vie de Copenhague), la ville coopère avec les réseaux *Association of New Danes* et *Innoversity Copenhagen* pour faire participer des entreprises privées au nouveau programme : « INNOGROWTH via Diversity ». Ainsi, 30 entreprises privées ont été invitées à mener une enquête sur la manière dont la diversité pouvait être un vecteur d'innovation et de productivité au sein de l'organisation. Copenhague s'efforce d'amener des acteurs de toute la ville à s'engager en faveur de la diversité urbaine et à y voir une force plutôt qu'un obstacle. Le défi : faire comprendre que recruter un personnel plus diversifié peut être un moyen de se sortir de la crise économique actuelle.

Parmi ces entreprises, citons Vopium, société technologique en plein essor à la pointe des télécommunications mobiles et rivale de Skype. Fondée par Tanveer Sharif, « nouveau Danois » d'origine pakistanaise, elle est gérée par une équipe interethnique. Son invention conceptuelle, Tanveer l'a faite lorsqu'il a constaté combien sa mère avait du mal à communiquer du Danemark avec sa famille au Pakistan. Aujourd'hui, Vopium offre un moyen simple et bon marché de communiquer sans limite de distance, et plus d'un million de personnes dans

49 pays ont installé le logiciel. En outre, grâce à ses liens culturels avec l'Asie du Sud, Tanveer a pu obtenir un apport de capitaux de 16,5 millions de dollars de l'investisseur indien Raghuvinder Kataria.

Autre caractéristique de l'approche danoise : démontrer que l'avantage de la diversité ne se limite pas sur le marché au séduisant secteur high-tech.

Ainsi ISS, groupe danois spécialisé dans les services aux entreprises. Fondé en 1901 pour fournir des services de sécurité, le groupe a diversifié ses activités (nettoyage et autres aspects de la gestion des locaux professionnels), réalise un chiffre d'affaires annuel de plus de 10 milliards de dollars et emploie plus d'un demi-million de personnes à travers le monde. ISS met un point d'honneur à recruter des équipes hétérogènes pour fournir ses services de nettoyage et de gestion des équipements.

D'après une étude sur le fonctionnement de ces équipes mixtes menée au sein du groupe danois ISS, le cabinet d'audit PwC a constaté qu'elles rapportaient à la compagnie 3,7 points de pourcentage en plus par rapport aux autres équipes non mixtes – ce qui, pour un chiffre d'affaires de 495 millions d'euros, a généré près de 35 millions d'euros de gains supplémentaires. Qui plus est, l'Agence pour la recherche et l'innovation du gouvernement danois a publié un rapport démontrant que la diversité au sein d'une organisation multiplie les chances d'innovation (jusqu'à 30 %)⁹.

Ainsi, même dans ce secteur moins prestigieux et peu qualifié du marché, d'intéressantes récompenses attendent ceux qui n'hésitent pas à rechercher les avantages de la diversité.



Figure 1. Une des équipes de gestion des équipements d'ISS

Les soins sont davantage qu'une marchandise

Avec tous les discours autour de l'immigration qui se limitent à savoir si elle est ou non une manne économique, il est facile d'oublier que, parfois, certaines choses importent plus que l'argent. Pour citer le policier new-yorkais Kojak : *Who loves ya baby?* [qui prend soin de toi, chéri(e)?]

Kobota-san, propriétaire d'une assez grande maison de retraite dans le Japon urbain, explique pourquoi elle emploie des femmes philippines :

Les Philippines que j'ai rencontrées sont vraiment douées pour la communication. Si vous voulez mon avis sur les Japonaises d'aujourd'hui, elles sont comme des robots. Si les Philippines sont si bonnes pour prodiguer des soins, c'est parce qu'elles aiment la famille. Cet amour, c'est leur point de départ. Elles s'occupent des personnes âgées d'autres familles comme si c'était les leurs¹⁰.

J'ai entendu le même genre de discours chez Kumiko Sakamoto, directrice de l'organisation Aidensha à Suzuka¹¹. Elle aide les immigrantes philippines, indonésiennes et d'origine sud-américaine à maîtriser la langue et d'autres compétences dont elles ont besoin pour se construire une carrière professionnelle dans le secteur florissant des soins au Japon. Kumiko aurait pu expliquer que, ce qu'apportent ces

migrantes et qui intéresse tellement les Japonais, c'est leur « capital affectif », mais elle l'exprime de manière plus directe :

Beaucoup de Japonais ont oublié la sensation de chaleur humaine. Mes dames, elles, leur apportent des câlins¹².



Figure 2. Assistantes familiales en formation à Aidensha

Après des décennies de croissance, la population japonaise a atteint un sommet et, aujourd'hui, le Japon se trouve menacé d'un fort déclin démographique, assorti d'un rapide vieillissement de la population. Le ministère japonais de la Santé estime que, d'ici à 2050, la population totale diminuera de 25 %, soit 95,2 millions contre 127,8 millions en 2005. La tranche des personnes âgées (65 ans ou plus) composait 20 % de la population en 2006,

pourcentage qui devrait s'élever à 38 % d'ici à 2055¹³. En conséquence, non seulement le Japon se trouve confronté à une montée considérable des besoins en assistance familiale, de même qu'à une baisse du nombre de Japonais d'âge actif, mais, ainsi qu'en témoigne Kumiko Sakamoto, beaucoup de Japonais ne sont tout simplement pas faits pour prodiguer le genre de soins dont les gens ont réellement besoin et sont demandeurs – alors que les personnes issues d'autres cultures le sont.

D'aucuns rétorqueront que le Japon a parfois nourri un intérêt rien moins que malsain pour les « services » proposés par les femmes de contrées voisines. Pendant la guerre, le Japon a enlevé des centaines de « femmes de réconfort » pour les contraindre à fournir des services sexuels à l'armée. Plus récemment, il est devenu courant que des femmes philippines entrent au Japon pour travailler dans le « secteur du divertissement » (souvent un euphémisme pour la prostitution), sans compter toutes celles mariées par correspondance à des célibataires japonais. Les pratiques de ce type sont rigoureusement restreintes depuis 2005 lorsque le Japon, sous la pression des Etats-Unis, a réformé sa loi sur l'immigration. Certes, le Japon est loin d'être seul à porter une responsabilité en matière de traite des humains, mais s'il offre un intérêt tout particulier, cela tient peut-être à la manière dont il a réagi dans le grave contexte de sa crise démographique.

Depuis 2005, le Japon a signé des accords de partenariat économique avec les Philippines et l'Indonésie ouvrant de nouvelles voies de migration économique mieux réglementées, fermant la porte aux hôtes et l'ouvrant à des travailleuses formées et qualifiées, notamment des infirmières. Ainsi a pu se développer un système d'aide sociale fortement réglementé alors même qu'une pénurie de main-d'œuvre autochtone incitait les décideurs à opter pour des solutions sans cesse plus extrêmes, telles que la production en série de robots d'assistance¹⁴.

Cependant, comme nous l'avons vu, non seulement de nombreux Japonais s'inquiètent à l'idée de se voir confiés à des automates, mais ils exècrent aussi le comportement de plus en plus « robotique » que les règlements et la situation économique imposent

souvent aux assistants familiaux japonais. Les travailleuses étrangères semblent avoir la capacité de conserver chaleur et humanité, qualité aujourd'hui extrêmement recherchée au Japon. Les médias regorgent d'histoires sur la jeune génération de Japonais risquant de basculer vers une vie de plus en plus solitaire, faite d'abstinence sexuelle et d'aliénation du corporel en faveur du virtuel¹⁵.

A première vue, dans le cadre plus général de la migration mondiale, la multiplication des assistantes familiales issues de l'immigration au Japon peut sembler relativement banale. En fait, compte tenu des circonstances du Japon actuel, il s'agit là d'un cas manifeste illustrant l'avantage de la diversité.

Selon Nagata-san, autre responsable de maison de santé, le Japon a fonctionné en s'appuyant sur un mythe national d'autonomie et de capacité à surmonter tous les obstacles par l'ingéniosité et le travail, mais « l'heure est venue d'appeler les autres à l'aide ». Et il ne s'agit pas d'une simple question de nombre et d'économie, comme on le dit souvent en occident, mais d'un vide existentiel plus profond qu'il faut combler. Au dire des Japonais, la compassion (*omoiyari*) et la générosité (*yasashisa*) sont au cœur de leur relation avec les assistantes familiales étrangères.

Certes, les anciennes manières et attitudes néfastes du passé ne vont pas s'éteindre du jour au lendemain, et il reste encore beaucoup d'inégalité et d'exploitation dans la relation du Japon avec les travailleuses migrantes. Pour autant, un changement plus fondamental est incontestablement à l'œuvre. Et, en un sens, il semble plus sincère et honnête que l'insistance avec laquelle l'occident tend à ne voir dans la migration rien d'autre qu'une transaction financière. Sakamoto-san est parfaitement consciente des plus grandes opportunités qui s'offrent au Japon s'il s'ouvre au reste du monde :

Nous reconnaissons que, grâce aux efforts de quelques-uns, nous pouvons tisser des liens et coopérer avec des gens de tous horizons et de toutes les parties du monde. C'est pourquoi la société japonaise doit prendre au sérieux les progrès de l'interculturalisme¹⁶.

Qui fabrique quoi ?

Quoi de plus italien que le parmesan ? A part, peut-être, la mozzarella. Ainsi l'UE a-t-elle attribué à ces célèbres marques de fromage les labels AOP (Appellation d'origine protégée) et IGP (Indication géographique protégée) pour reconnaître ces produits comme non frelatés, de qualité irréprochable et incontestablement liés au terroir italien avec lequel ils sont depuis toujours associés. Les appellations se basent sur les critères « où » et « comment » de la production alimentaire, mais rien n'est dit sur le « qui ». Cela tombe bien car, pour leur fabrication, ces fromages dépendent de moins en moins du savoir-faire des Italiens mais, plus souvent, d'un groupe de personnes originaires du Panjab en Inde.

« Si l'industrie fromagère vit encore, nous le devons certainement aux Sikhs », déclare Aldo Cavagnoli, PDG de Latteria Sorsenia, gigantesque usine qui transforme le lait de 200 fermes, la plupart gérées par des Sikhs et employant du personnel sikh.

Les premiers Sikhs sont arrivés après le soulèvement au Panjab réprimé par le gouvernement indien dans les années 1980, profitant de la générosité des lois italiennes en matière d'asile. Cette immigration s'est produite juste au moment où les Italiens commençaient à délaisser les industries de production alimentaire qui ont donné au monde ces marques si prestigieuses.

Dalido Malaggi, maire de Pessina Cremones, renchérit sur les paroles de Cavagnoli, affirmant que les Sikhs « ont sauvé une économie qui serait allée à vau-l'eau »¹⁷.

La nourriture est une affaire complexe car elle est profondément liée à des questions d'identité locale et

nationale, tout particulièrement en Italie. En 2009, la ville de Lucques a interdit la vente de kebabs et autres « aliments étrangers » dans ses rues. Lucca Zaia, alors ministre italien de l'Agriculture, a applaudi à cette décision, y voyant une légitime défense de la culture italienne. D'autres ont répondu que certains des principaux ingrédients de la cuisine italienne, par exemple pâtes et tomates, venaient de contrées aussi éloignées que la Chine et le Pérou, mais M. Zaia a maintenu catégoriquement que quelque chose les rendait intrinsèquement italiens.

Personne n'a relevé les points de vue du sieur Zaia sur le rôle qu'ont joué les Sikhs pour sauver l'italianité intrinsèque du *Parmigiano-Reggiano*, mais l'on doit supposer qu'il serait reconnaissant. Ce qui rend d'autant plus fâcheuse la réaction de responsables politiques de son parti, la Ligue du Nord, farouchement opposés à l'ouverture de temples sikhs (*gurudwara*) dans des villes sous leur mandat, et qui se sont élevés contre la reconnaissance nationale du sikhisme en tant que religion légale.

En attendant, les Sikhs ont tranquillement continué d'œuvrer au sauvetage de la production alimentaire nord-italienne, jouant également un rôle important en faveur de marques emblématiques telles que le jambon de Parme et le vin de Lambrusco¹⁸.

Chaque culture a des traditions qu'elle souhaiterait garder, et d'autres qu'elle laisse disparaître. Souvent, lorsqu'une tradition précieusement conservée se trouve menacée, il est facile d'en rejeter la faute à des forces extérieures – le bouc émissaire idéal étant le migrant. Mais le fromage italien est sous la menace de tendances secrétées par les Italiens eux-mêmes, et il a fallu une intervention extérieure pour sauvegarder une tradition ancestrale qui a failli leur filer entre les doigts.



Figure 3. Dilbagh Singh et sa famille dans leur salle de traite à Crémone

Sauver le village

Non loin des salles de traite sikhs de Lombardie, dans la banlieue de Turin, vit une petite communauté. Presque tous les gens qui la composent sont eux aussi des migrants, mais ils n'ont pas eu besoin de franchir de frontière ni d'apprendre de nouvelle langue. En effet, tous viennent d'un petit village du Sud pauvre de l'Italie pour trouver du travail dans les industries florissantes de Turin. Aujourd'hui, le lieu qu'ils ont laissé derrière eux, Riace, aurait pu figurer sur la liste toujours plus longue des villages abandonnés et morts de Calabre. Mais, grâce à des immigrants de l'étranger et aux actions d'un homme remarquable, Riace vit et prospère.

Son premier contact avec des réfugiés, le maire Domenico Lucano l'a eu lorsqu'une fragile embarcation transportant un groupe de Kurdes désespérés s'est échouée sur une plage à proximité de Riace. Depuis lors, la région (et l'île voisine de Lampedusa) est devenue indissociable des images bouleversantes montrant des gens venus d'Afrique du

Nord en quête d'une vie meilleure et qui, après une périlleuse traversée, se voient souvent parqués dans des centres de détention, à moins que des voyous et des bandes mafieuses ne terrorisent ceux qui tentent de gagner leur vie dans l'industrie locale de la cueillette de fruits.

Face à cette situation dramatique, M. Lucano s'est dit qu'on devait pouvoir faire mieux. Si la migration avait conduit Riace au bord du néant, peut-être pourrait-elle aussi l'en ramener. Devant les maisons, les ateliers et les boutiques vides de Riace, il a décidé qu'il y manquait des habitants, et que peu importait qu'ils fussent calabrais, érythréens, syriens ou nigériens. En réutilisant de manière créative les fonds alloués par le gouvernement aux réfugiés pour les aider pendant qu'ils perdent du temps dans les camps, il a permis à de nombreux migrants d'acquérir de nouvelles compétences ou de développer celles qu'ils avaient déjà. Aujourd'hui, le village bourdonne de l'activité des artisans : femmes afghanes ayant repris la tradition régionale de fabrication du verre,

brodeuse nigérienne ayant appris une technique transmise par des religieuses du coin... L'Etat italien leur verse un salaire de 800 euros par mois pour les aider dans leurs activités. Le village a même créé sa propre monnaie (dont la valeur est liée à l'euro) illustrée par des portraits de Gandhi, Che Guevara et Martin Luther King, que les migrants utilisent en attendant que la lourde bureaucratie italienne réponde à leurs besoins de subventions.

Ne dressons pas un tableau trop rose de Riace. Bien que la renaissance du village soit en bonne voie, beaucoup des réfugiés qui arrivent sont en simple

transit et caressent l'espoir, à long terme, de rejoindre le nord de l'Europe. Quant à la viabilité de l'économie locale, elle repose encore lourdement sur des subventions. Reste que 200 arrivants ont choisi de faire de Riace leur résidence permanente et le lieu où fonder une famille et gagner leur vie ; ce qui constitue, vu la faiblesse chronique du Mezzogiorno en Italie, un progrès remarquable. Il représente une alternative positive aux manifestations d'impuissance navrée et à la mentalité agressive de repli, devenues ces temps-ci les positions systématiques de l'Europe à l'égard de la migration.



Figure 4. Riace (Vincent Capman, Riva Press)

Epargner son argent

La crise financière mondiale de 2007-08 nous a brutalement ouvert les yeux sur une dure réalité : le système économique qui a soutenu le monde développé durant des décennies n'est pas seulement très risqué en soi mais pourrait se révéler totalement insoutenable. En particulier, elle nous a montré que la croissance fondée sur des niveaux incroyablement élevés de dette d'entreprise et de dette personnelle peut avoir des répercussions désastreuses sur l'ensemble du système. Entre 1995 et 2007, la masse globale de l'endettement des ménages dans l'UE s'est

multipliée presque par trois, tandis que dans les pays à forte expansion immobilière, tels l'Irlande ou l'Espagne, la dette a gonflé jusqu'à six fois.

L'un des résultats les plus inquiétants de la crise est que beaucoup de citoyens européens vivent sous la menace d'une dette privée massive et que, sans l'aide publique accordée aux banques et aux taux d'intérêt, ils subiraient une banqueroute personnelle ; en 2012, le stock moyen de la dette personnelle en Europe a dépassé le revenu total disponible. Dans certains pays, ce rapport entre dette et revenu disponible a atteint des niveaux inquiétants : 264 % au Danemark, 179 % en Irlande, 175 % en Suède, 165 % au Royaume-Uni et

159 % aux Pays-Bas. En Grande-Bretagne, en Italie ou en Grèce, le stock de la dette par carte de crédit a plus que quintuplé au cours des dix années précédant la crise¹⁹.

Et, si les banques ou les sociétés de cartes de crédit menacent de saisir les personnes, il se trouve toujours des prêteurs de dernier ressort sous la forme d'usuriers, aussi bien légaux qu'illégaux. La crise a considérablement stimulé l'usure, ou ce qui est également connu comme le « secteur du prêt sur salaire » notamment au Royaume-Uni. Wonga, numéro un de ce marché en Grande-Bretagne, a dégagé des bénéfices de 84 millions de livres sterling en 2012, résultat obtenu en exigeant de ses 1,25 million de clients un taux d'intérêt annuel atteignant jusqu'à 5853 % !

Seuls 14 des Etats membres de l'UE imposent un seuil pour plafonner ces taux et, dans sept Etats, le concept de l'usure ne figure même pas dans le code pénal et/ou civil²⁰. Pendant ce temps, personne ne connaît, ou n'ose demander, quelle misère engendrent aujourd'hui les activités absolument illégales mais très répandues des « requins prêteurs » (*loan sharks*) dans les pays plus pauvres voisins de l'Europe. Bref, la protection des personnes est, au mieux, inégale.

Tout cela pourrait conduire à s'interroger : s'il existait d'autres formes plus fiables et moins exorbitantes de prêt, est-ce qu'elles ne rendraient pas un immense service aux citoyens européens ? Les immigrants sont des gens qui connaissent des périodes de grande difficulté et incertitude financière, d'autant qu'ils sont le plus souvent exclus des services bancaires ordinaires. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans de nombreuses communautés immigrantes, des arrangements permettent à la collectivité comme à l'individu de réussir. *Hui* chez les Vietnamiens, *Ekub* chez les Ethiopiens, *Susu* chez les Ghanéens et *Tontine* chez les Sud-Asiatiques, autant de clubs de prêt qui fonctionnent selon un principe relativement simple : chaque membre verse une somme prédéterminée, puis chacun à son tour a la possibilité de retirer un montant substantiel pour son usage personnel. Traditionnellement, c'est le meilleur moyen d'économiser pour l'achat d'une maison ou d'une affaire, mais c'est aussi une manière de renforcer les

liens de confiance et de fidélité au sein des communautés qui ne se sentent pas en sécurité dans leur environnement. Bien que cet arrangement se fasse en toute discrétion, les autorités fiscales nationales ferment généralement les yeux tant qu'aucun bénéfice ou taux d'intérêt n'entre en jeu.

Ces associations d'épargne et de crédit tournants (ROSCA) – ou « pots communs » – reposent sur un réseau complexe de solidarité, véritable modèle d'interaction sociale²¹. Leur succès tient à la pression mutuelle et tacite (peur de perdre la face, sentiment de honte, ...) qu'exercent tous les membres pour garantir que chacun acquitte et rembourse sa part. D'aucuns diront que c'est précisément la perte de la honte qui a d'abord laissé le champ libre aux récents scandales bancaires, puis l'essor de sociétés telles que Wonga dans l'économie dominante.

Certes, dès que l'argent change de mains, il y a toujours un potentiel délictueux, et les clubs de prêts des immigrants ne font pas exception à la règle, ainsi qu'en témoignent plusieurs scandales à travers le monde. Mais ils paraissent dérisoires à côté des récentes escroqueries apparues au sein du secteur bancaire traditionnel. Quoiqu'il en soit, il est à noter que l'une des banques les plus renommées et honorables dans le monde, Grameen, a été lancée par Muhammed Yunus au moyen d'un prêt issu d'un financement tournant traditionnel. En Grande-Bretagne, les efforts déployés par des immigrants irlandais et caribéens dans les années 1960 pour créer des clubs de prêt ont donné naissance à un vaste secteur actif de coopératives de crédit²².

Au fait, pourquoi ce type de clubs devrait-il se limiter à des personnes d'une seule ethnicité ou d'origine immigrée ? Assurément, à une époque où des millions d'Européens se trouvent menacés de saisie immobilière ou livrés pieds et poings liés à des prêteurs sans scrupules, il y a quelque chose à apprendre des immigrants qui ont su si bien construire une structure alternative.

Et le quartier dans tout ça ?

Notre mode de vie collective en dit long sur ce que nous sommes. Durant des siècles, la plupart des

Européens et des Américains ont vécu dans des communautés rurales ou urbaines très unies ; travail, école, boutiques et activités de loisir, tout était à portée de main. Mais, avec la production en série, la prospérité grandissante et l'automobile, les gens ont eu la possibilité de vivre à plus grande distance des choses... et les uns des autres. L'expansion des banlieues et, finalement, des villes, était née ; et, aujourd'hui, tous les maux sociaux et individuels frappent à sa porte. Il semble que nous soyons désormais moins sociables que par le passé ; plus sujets aux « maladies de l'affluence » telles qu'obésité et diabète ; et plus enclins à la peur de l'étranger et, tout simplement, de l'autre. Qui plus est, de tels modes de vie sont bien moins soutenables à une époque où les ressources en énergie, en air pur et en matières premières sont comptées.

Depuis peu, les responsables politiques et les urbanistes reprennent un message que Jane Jacobs est première à avoir prononcé, il y a plus de 50 ans : les quartiers unis mais hétérogènes construits à échelle humaine et dotés d'espaces publics accueillants, voilà ce qui nous convient le mieux, à nous, humains²³. Jane Jacobs a inspiré le mouvement en plein essor du « nouvel urbanisme » et de la « croissance intelligente », où architectes et urbanistes imaginent des alternatives sans cesse plus attrayantes²⁴.

Néanmoins, on pourrait rétorquer que ce que la profession des urbanistes a dû péniblement réapprendre au fil des dernières décennies est quelque chose que beaucoup de communautés immigrées n'ont jamais oublié : l'art de vivre ensemble. Pour ainsi dire invisibles, voire dédaignés, les immigrants ont discrètement façonné certaines des parties les moins enviables des villes occidentales – car c'est tout ce qui leur est resté lorsque les hôtes ont plié bagage et sont partis –, en faisant du neuf (mais basé sur du très vieux).

L'exemple le plus flagrant de ce phénomène, l'« urbanisme latino », se rencontre dans un nombre croissant de villes américaines. Selon l'architecte James Rojas, ses principales caractéristiques distinctives sont la pratique de la vente ambulante (« street vending »), des trottoirs servant de places,

des clôtures utilisées comme points d'interaction sociale, ainsi que l'utilisation des peintures murales et autres formes d'activité de bricolage (à faire soi-même) pour individualiser les bâtiments ou pour raconter des histoires culturelles sur le quartier²⁵.

Ainsi, alors que la maison américaine traditionnelle aura une longue pelouse ou un parking menant à la porte d'entrée – ce qui crée un « fossé » empêchant quasiment tout contact social –, l'alternative latino construira et prolongera l'espace social jusqu'au trottoir, au moyen d'un porche ou d'une véranda, et en jalonnant l'espace de points offrant un intérêt ou de prétextes à conversation (voir les illustrations au verso).

Mario Chavez-Marquez habite Santa Ana, en Californie, ville à l'agonie dans les années 1990 mais aujourd'hui ressuscitée grâce aux habitations urbaines latino.

J'ai grandi à Mexico. Nous avons une place traditionnelle et une plaza où tout se passait. Pour moi, c'était important de me rapprocher du centre, plus près de mon travail. Maintenant, je peux aller à pied au supermarché.

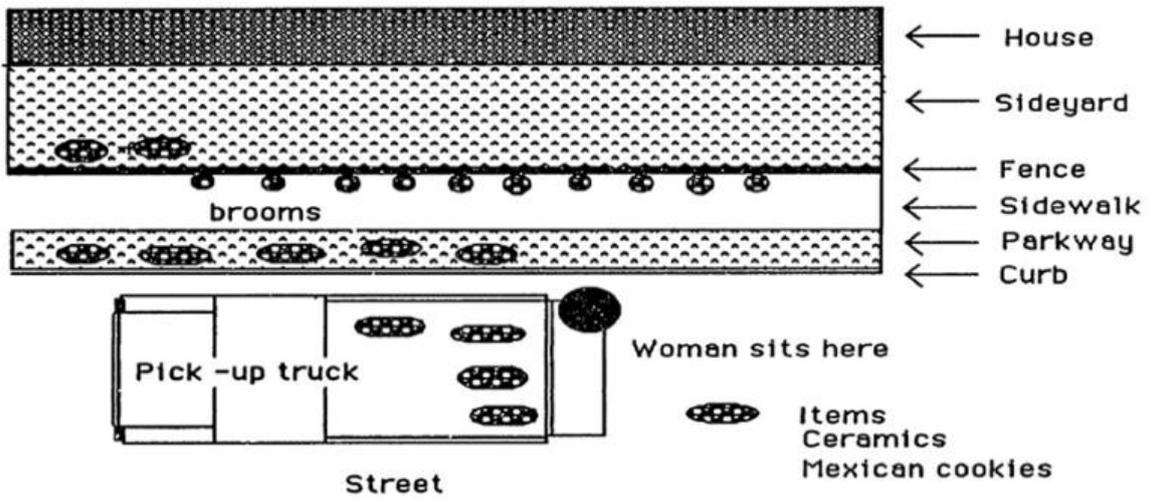
Karyn, son épouse, a grandi dans une banlieue à majorité blanche de Chicago, mais elle apprécie aujourd'hui de n'être qu'à deux pâtés de maison de son travail d'assistante sociale. Durant leur temps libre, tous deux dirigent chez eux une galerie qui expose des œuvres d'art directement dans la rue.

Parce qu'elle n'obéit pas toujours aux principes d'uniformité des codes d'urbanisme, la sensibilité urbaine latino peut parfois entrer en conflit avec les autorités. Mais, notamment en Californie et au Texas, ce mode de vie devient tellement dominant qu'il remet en question les principes sous-jacents de la pratique de planification rationaliste occidentale. Comme le fait remarquer Dowell Myers, démographe à l'université de Californie du Sud :

Qui a dit que le nouvel urbanisme latino devait être réservé aux Latinos ? Peut-être s'agit-il d'un mode général applicable à toute la région²⁶.

Peut-être, en effet. Comme le souligne l'anthropologue Dean Saitta, il serait faux de présumer que ces tendances sont limitées à la communauté latino résidant aux Etats-Unis²⁷. Il existe de nombreuses formes de « syncrétisme vernaculaire » qui surgissent pour refléter non

seulement la diversité de nos communautés, mais aussi l'ingéniosité de l'esprit humain à rejeter l'uniformité et l'inhospitalité du rationalisme urbain standardisé qui nous est imposé depuis quelques décennies.



Shifting Threshold

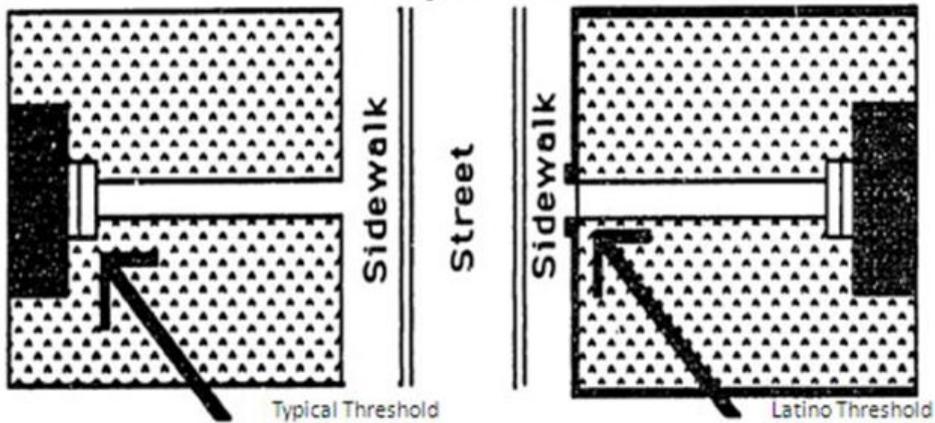


Figure 5. Configurations de l'urbanisme latino selon James Rojas

Des familles heureuses

Attention ! N'allez pas supposer que seule est ici concernée la minorité, car il se peut que soient présentés des exemples illustrant vraiment l'avantage de la diversité. En d'autres termes, de nombreuses minorités font œuvre de pionnier au nom de la majorité en expérimentant des modes de vie inédits mieux adaptés aux réalités. Par exemple, pour les urbanistes publics et les promoteurs commerciaux tout confondus, la forme d'habitation dominante se conçoit et se construit toujours en pensant à la famille nucléaire. Or, le scénario « un mari, une femme et deux enfants » fait peut-être déjà partie du passé. Nous assistons aujourd'hui à un grand retour de la *famille multi-générationnelle* où enfants, parents et grands-parents sont tous réunis sous le même toit. Aux Etats-Unis, plus de la moitié de la population vit à présent dans ce type de configuration, contre seulement un quart en 1970²⁸. Ce choix obéit en partie à une nécessité, le coût de la garde des enfants et des personnes âgées devenant prohibitif. En outre, les jeunes ayant du mal à trouver du travail ou un logement, les familles ont tout intérêt à rester ensemble. D'aucuns affirment aussi que la séparation des générations a simplement été une aberration des « Baby Boomers » et que le modèle multi-générationnel redeviendra la norme :

Le système des Boomers s'effondre avec l'attaque de leur retraite... Aujourd'hui, nous commençons seulement à comprendre le coût fiscal et psychologique considérable imposé par la séparation des générations en maisons individuelles²⁹.



Répetons-le, pour beaucoup de familles immigrées et minoritaires, cela n'a absolument rien d'une surprise...



Pour elles, la chose a fait ses preuves et a toujours parfaitement fonctionné³⁰. Selon Claudia Kolker, lorsque les Jamaïcains et autres migrants antillais sont arrivés aux Etats-Unis, ils ont vécu avec leur famille étendue à la fois pour survivre mais aussi dans un but économique plus ambitieux. Posséder une maison, telle était leur priorité et, par regroupement des ressources, 60 % au moins ont atteint cet objectif, ce qui est nettement plus que les autres groupes d'immigrants. Claudia Kolker a interrogé le sociologue jamaïcain David Cort :

Comment les adultes peuvent-ils vivre avec les parents ou les enfants sans se rendre fous les uns les autres ?

Réponse :

Cela tient beaucoup à la tradition d'entraide qu'ils ont conservée de leur pays. Pour les Américains, les enfants sont adultes à vingt et un ans. Mais pour les Jamaïcains, l'âge adulte commence plus tôt. Quand ils atteignent l'âge de fréquenter l'université, les enfants sont des partenaires dans le cadre d'une stratégie à long terme visant à regrouper les dépenses et à bénéficier d'un maximum d'éducation. Les enfants apprennent le principe de gratification différée.

Pour que ce principe fonctionne, Claudia Kolker estime que les Jamaïcains ont dû apprendre l'art du compromis.

Peut-être est-ce là quelque chose dont nous manquons tous.

Phil Wood

31/12/13

phil@philwood.eu

-
- ¹ *What We Know Now* by Restless Heart. Lyrics © Warner/Chappell Music inc.
- ² Jeune mère citée par Kathleen Wendall-Tuckett in *How Other Cultures Prevent Postpartum Depression: Social Structures That Protect New Mothers' Mental Health*. Disponible à cette adresse : http://www.uppitysciencechick.com/how_other_cultures.pdf
- ³ Hummer, R. et al. (2007) *Paradox Found (Again): Infant Mortality Among the Mexican-Origin Population in the United States*. *Demography* 44/3, p. 441-457.
- ⁴ Waugh, L. (2011) « Beliefs associated with Mexican immigrant families' practice of la cuarentena during postpartum recovery ». *Journal of Obstetrics Gynecology & Neonatal Nursing*, 40/6, p. 732-41.
- ⁵ Kolker, C. (2011) « How to Mother a Mother: The Mexican Cuarentena », in *The Immigrant Advantage*. New York, Free Press.
- ⁶ Ball H., Moya E, Fairley L., Westman L., Oddie S., Wright J. (2012) « Infant care practices related to Sudden Infant Death Syndrome (SIDS) in South Asian and White British families in the UK: The Bradford Infant Care Study ». *Paediatrics and Perinatal Epidemiology*, 26, p. 3–12.
- ⁷ Citation in G. Pascal Zachary (2003) *The Diversity Advantage: Multicultural Identity in the New World Economy*. Boulder: Westview Press.
- ⁸ Cité à la conférence « Partenariats avec les entreprises pour la cité interculturelle : réaliser l'avantage de la diversité ». Conseil de l'Europe, San Sebastian, 18-19 octobre 2012.
- ⁹ Télécharger le rapport (en danois) à cette adresse : <http://www.dk.issworld.com/da-DK/samfundsansvar/vores-medarbejdere/mangfoldighed/Mangfoldighed-bundlinjen>
- ¹⁰ Lopez, Mario (2012) *Reconstituting the affective labour of Filipinos as care workers in Japan*. *Global Networks*, 12/2, p. 252-268.
- ¹¹ <http://aidenenglish.wix.com/english>
- ¹² D'après une interview de l'auteur.
- ¹³ http://en.wikipedia.org/wiki/Aging_of_Japan
- ¹⁴ Le Premier ministre Shinzo Abe a alloué 2,39 milliards de yen sur le budget 2013 pour le développement de robots d'assistance familiale (<http://www.bbc.co.uk/news/technology-24949081>).
- ¹⁵ <http://www.theguardian.com/commentisfree/2011/dec/27/japan-men-sexless-love>
- ¹⁶ D'après une interview de l'auteur.
- ¹⁷ New York Times, « In Italian Heartland, Indians Keep the Cheese Coming », <http://www.nytimes.com/2011/09/08/world/europe/08iht-italy08.html?pagewanted=all>
- ¹⁸ Voir aussi la vidéo « Curry Parmesan: Sikhs rescue Italy's famous cheese » (<http://www.sikhnet.com/video/curry-parmesan-sikhs-rescue-italys-famous-cheese>)
- ¹⁹ Chmelar, A. (2013) « Household Debt and the European Crisis ». Article présenté à la conférence de l'ECRI, 16 mai 2013, organisée par l'European Credit Research Institute et par le Centre for European Policy Studies.YY
- ²⁰ iff/ZEW (2010): *Study on interest rate restrictions in the EU*. Rapport final pour la commission de l'UE DG Marché intérieur et services, Projet n° ETD/2009/IM/H3/87, Bruxelles/Hambourg/Mannheim.
- ²¹ Ardener, S. & Burman, S. (dir.) (1995) *Money-Go-Rounds: The Importance of ROSCAs for Women*. Oxford, Berg.
- ²² O'Connell, S. (2011) « Community, race and the origins of the British credit union movement ». *Quaderni storici*, 2, p. 593-610.
- ²³ Jacobs, J. (1961) *The death and life of great American cities*. Random House Digital, Inc..
- ²⁴ Par exemple, Council for European Urbanism <http://www.ceunet.org/> et Project for Public Space <http://www.pps.org/>
- ²⁵ *Out Of The Enclave: Latinos Adapt, And Adapt To, The American City* (Josh Stephens). <http://www.planetizen.com/node/35091>
- ²⁶ *New urbanism' embraces Latinos* (Haya El Nasser), USA TODAY. http://usatoday30.usatoday.com/news/nation/2005-02-15-latinos-usat_x.htm
- ²⁷ <http://www.interculturalurbanism.com/?p=343>
- ²⁸ *The Return of the Multi-Generational Family Household*. Pew Research Center (2010) <http://www.pewsocialtrends.org/2010/03/18/the-return-of-the-multi-generational-family-household/>
- ²⁹ Niederhaus, S. & Graham, J (2007) *Together Again: A Creative Guide to Successful Multigenerational Living*. Plymouth. Rowman & Littlefield.
- ³⁰ Kolker, C. (2011) « How to Shelter: West Indian Multigenerational Households », in *The Immigrant Advantage*.